LA TÂCHE DU TRADUCTEUR CRITIQUE

Charles ARDEN
Université de Paris VIII, France
ardencharles@gmail.com

Abstract : English language uses the same word « translation » to express the determined movement of different points and the passage from a language to another. French language differentiates the former, translation-transfer which translates to *translation*, and the latter, translation-rendering which translates to *traduction*. Once this conceptual vagueness has been clarified, one can define the *traduction* as a process developing under another critical and interpretative material form the critical interpretation of the word put in a material form by the creator. Being unique, the translation reinforces the uniqueness of the work it translates. Having its bounds clearly defined, a text calls for its translation, each text is a monad, an interpretation of the will to communicate and raises interpretation just like the monad, by the entelechy which fixes it, is dedicated to the interaction.

Keywords : critic, translation, intersubjectivity, aesthetic writing.

La traduction recrée le texte dans un langage, par ce langage, c'est-à-dire dans le sillon d'une culture, avec pour matériau les sédiments de la créativité d'une communauté. Changement de matière, la traduction actualise l'existence de chaque texte comme matériau faisant œuvre dans la multiplicité de ses interprétations.

Différence entre translation et traduction

La « traduisibilité » est le potentiel d'une action sans acte, d'un procédé sans résultat, autrement dit un jugement sans verdict.

> Ce que l'œuvre appelle de toutes ses forces, pour que la signification immanente à sa traduisibilité s'actualise, c'est bien l'*acte* de la traduction. Mais ce qu'elle considère avec une indifférence ironique, comme si cela ne la concernait en rien, c'est la traduction comme *résultat*.[1]

[1] BERMAN, Antoine, *L'Âge de la traduction «la tâche du traducteur » de Walter Benjamin – un commentaire*, Presses Universitaires de Vincennes, 2008, p. 68.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

La traduction comme procédé est confondue avec son résultat par ceux qui, de ce fait, jettent sur elle un regard ironique. La condescendance pour le « traduit » se fonde sur l'unicité que revendique toute œuvre. L'ironie face à la traduction révèle la lumière que celle-ci jette sur le fonctionnement du langage.

La traduction est une conduite : en latin *trans* veut dire « au-delà, par delà, à travers », *duco* vient de la racine **duc* dont est issu *dux*, « celui qui conduit » ; « translation » signifie traduction en vieux français, mais il est de nos jours plus précisément le déplacement préservant l'orientation : *latio*, « portant », est l'adjonction du suffixe -io au latin *latus*, participe parfait passif du verbe irrégulier *ferre* qui a donné « transférer ».

La différence entre les deux termes tient à la volonté plus déterminée dans une « conduite » que dans un « porté ». La translation suppose une « orientation » à préserver. Elle se distingue de la traduction dont la traversée de matériau – le passage d'une langue à l'autre – est une conduite non orientée. La traduction a une démarche plus organisée tout en ayant un sens et un but moins définis que la translation.

L'interprétation ne peut qu'être tautologique si elle pressent un point d'arrivée ; la critique se voulant être une torsion de toute ligne droite de l'interprétation, conceptualiser la traduction en révélant ses rapports avec l'interprétation et avec la critique suppose une opposition à

> la définition courante de la traduction, qui en fait un acte de translation *transparente* du sens. La traduction, pour parvenir à cette transparence, devrait être pour ainsi dire *sans sujet*, car le sujet viendrait *déformer* le procès de la traduction. Reconnaître par exemple la « marque » du traducteur dans une traduction passe pour une tare qui affecte sa « fidélité » et sa « vérité ». De là toute une psychologie du traducteur comme être voué à l'*effacement*.[2]

Ce besoin d'évacuer le sujet tient à la volonté de la traduction d'être une interprétation critique, un agent actif dans la re-production d'un au-delà du message.

Définir la traduction suppose de la distinguer d'opérations qui lui sont semblables, notamment puisque des opérations telles que la translation tirent la traduction vers l'immédiateté, vers la traduction automatique. L'automaticité est la suppression de l'agent traducteur, défini par le temps qu'il prend pour traduire, et par ce dont il emplit ce temps. La traduction en tant que concept se définit par sa procédure de

[2] *Idem*, p. 37.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

prise de recul d'origine individuelle, recul critique du traducteur face à l'œuvre qui définit une épaisseur temporelle au procédé de la traduction en lien avec une identité de l'individu-traducteur, de l'individu traduit. Ce recul est un recul fondateur de l'individu notamment face à la société.

Traduire bien plus qu'un texte

Le contexte sociétal, à l'image du contexte auctorial touche à l'indicible car il touche à l'inconscient. On ne peut donc le révéler directement. Le travail de la critique est de relever les contraintes contextuelles passées. L'existence et l'évolution de ces contraintes nous prouve qu'il en existe d'autres de nos jours, dont on ne peut pas être conscient ; l'étude de ces contraintes passées nous prépare à étudier les contraintes actuelles lorsque nous aurons le recul suffisant.

« Le temps vient vite où nous nous lassons de l'effort de comprendre ce qui déconcerte nos habitudes »[3]. L'importance du recul critique par rapport à l'œuvre est d'autant plus indispensable que lutte contre lui une traduction-assimilation qui est translation si déterminée que son action consiste à déplacer littéralement une langue jusqu'à l'effacer derrière une autre. Le recul est la conservation – uniquement possible dans et par le mouvement – de leurs rapports actualisés par la traduction.

Le langage est une trace de la sédimentation de l'identité culturelle. La traduction est une prise de recul culturelle : une tentative de prise en compte du contexte qui préside au texte à traduire, au texte traduit, et par-delà à l'élaboration du langage. La traduction est aussi traduction culturelle, suscitant les échanges inter-culturels, elle semble faire naître l'illusion d'une supra-culture ou la crainte de la déculturation. Mais la traduction n'efface pas le texte original, elle n'asservit pas l'inscription culturelle du premier texte dans la culture de la seconde langue, elle ne fonde pas non plus une reculturation commune ; la traduction du texte fait de celui-ci une contribution au développement de chaque culture. Et même plus, le texte qui est traduit dans une autre langue renforce rétrospectivement la culture de la langue originaire : traduire c'est créer des correspondances culturelles.

Traduire : faire communiquer deux cultures

La finalité de la traduction est donc la révélation d'un rapport. D'un rapport entre les langues. Entre la langue traduite et la langue traduisante.

[3] LALO, Pierre, *Le Courrier Musical*, 1er févier 1906, p. 96.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

La traduction porte l'ouverture jusque dans ses aboutissements, une fois faite la traduction, il y a repli de l'œuvre contre le résultat. « Ce qui paraissait avoir eu lieu n'a pas eu lieu. »[4]

La fin de la traduction n'est pas un texte traduit, elle est la démonstration de la possibilité de traduction – donc actualisation de la traduisibilité – qui démontre les relations entre les langues sédimentées dans les œuvres.

La critique ne peut se limiter à l'action pédagogique et à la compréhension pour être critique, la traduction ne peut prétendre remplacer l'œuvre :

> la traduction est souvent faite pour ceux qui peuvent lire l'original : c'est dans le va-et-vient entre original et traduction(s) que se réalise pleinement notre rapport à l'œuvre étrangère.[5]

Le lien entre le texte et sa traduction doit être visible dans le texte traduit : son identité est d'autant plus forte qu'elle rend lisible, qu'elle rend visible, qu'elle identifie, qu'elle désigne le texte qu'elle traduit ;

> surtout à l'époque où elle paraît, le plus grand éloge qu'on puisse faire à une traduction n'est pas qu'elle se lise comme une œuvre originale de sa propre langue.[6]

La traduction, en tant qu'interprétation, ne remplace pas le texte. Ce qui fait l'intérêt d'une interprétation se loge dans ce qui la définit : sa différence d'avec le texte qui permet d'y renvoyer.

> Un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber. Laisser tomber le corps, telle est l'énergie essentielle de la traduction.[7.]

Une œuvre est un laisser-aller vers une traduction.

La traduction laisse l'œuvre s'exprimer jusque dans son organisation : « chaque œuvre comporte sa propre sémantique, en sorte que toute traduction lui est inégale »[8] et c'est en cela qu'elle est importante : l'interprétation ne remplace pas l'œuvre puisqu'elle est faite d'une autre matière, qu'elle est un autre agencement d'un autre

---

[4]BERMAN, Antoine, *op. cit*., p. 68.
[5] *Idem*, p. 53.
[6] *Idem*, p. 167.
[7] DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la Différence*, Seuil, Points, Paris, 1967, p. 312.
[8] DUFRENNE, Mikel, *Esthétique et philosophie*, Tome 1, Klincksieck, Paris, 1967, p. 101.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

matériau. Par la différence, l'interprétation évite la tautologie, point fondamental pour tout artiste qui s'en voit accusé lorsqu'il se fait critique. Reprocher à l'artiste de se faire critique, c'est reprocher à l'interprète de se faire traducteur. Les variations sémantiques des interprétations mettent en lumière la monstration de la signifiance qu'opère l'œuvre. « une fois traduite, l'œuvre, se renferme d'autant plus "splendidement" sur elle-même »[9].

La traduction est un questionnement sur l'unicité de l'œuvre, sur l'unicité de son sens, sur l'unicité du rendu de ce sens.

> C'est la grande nouveauté de la traduction par rapport à un original. Le processus d'évitement du sens peut être mené très loin.[10]

La traduction évite le sens : elle montre qu'une œuvre ne peut avoir d'autre sens que celui des procédés – telle que la traduction – qu'elle suscite.

Pour que la traduction et l'interprétation aient une raison d'être, il faut qu'elles différent de l'original ; pour qu'elles aient un sens, il faut qu'elles contribuent au déploiement de l'œuvre. De cela, il est aisé de déduire que le développement d'une interprétation et la multiplication des interprétations rapprochent l'œuvre de sa vérité. Dans les termes de Benjamin, la traduction déploie le texte original vers le « pur langage » :

> elle ne cache pas l'original, elle ne se met pas devant sa lumière, mais c'est le pur langage que simplement comme renforcé par son propre médium, elle fait tomber d'autant plus pleinement sur l'original.[11]

La vérité d'un pur langage est une idée choisie pour focaliser l'énergie des échanges entre les interprétations. Le *pur langage* est une représentation de l'horizon de déploiement de l'œuvre par ses interprétations.

La démultiplication de la signifiance

Ne relevant pas de la seule translation, chaque point d'attache entre la traduction et le texte traduit est un point de signifiance, non pas un mot épinglé avec un autre mais un élément du pur langage :

---

[9] BERMAN, Antoine, *op. cit*., p. 67.
[10] *Idem*, p. 164.
[11] BENJAMIN, Walter , *La tâche du traducteur*, trad. BERMAN, Antoine, *op. cit*., p. 168.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

> les points où la traduction fait passer une langue dans l'autre, pleinement, ce sont aussi ceux où, dans la langue traduisante, elle *révèle* la vérité de l'original.[12]

Le passage d'une langue dans l'autre n'est que partiel, la *vérité* alors révélée n'est pas la vérité absolue mais une vérité du texte, ou plutôt des textes : le texte traduit et le texte qui le traduit. En fait, tout texte traduit actualise un vouloir-dire dans une autre matière ; que le vouloir-dire émane d'un autre texte localisable ou non, ne fait pas de différence quant au processus de traduction. Il faut même combattre cette différenciation entre la traduction revendiquée d'un texte et une œuvre qui semble masquer qu'elle est tout de même traduction, car cette différenciation fonde la hiérarchisation de textes selon leurs proximité à un *übertext* paradigmatique idéel. La traduction est le développement localisé d'une auto-adéquation d'un texte qui est toujours originaire.

Le créateur a une volonté d'expression et en cela se sert d'un langage, d'une linguistique (*Sprachgebilde*), il propose des configurations de la langue, façonne un tissu (*gebilde*) du « dit » (*sprach*) retenant entre ses mailles la langue comme langue d'une communication voulue et laissant filer du communicable vers les mailles d'un autre interprète.

> Mais si le sens d'une configuration de langue (*Sprachgebilde*) peut être posé comme identique à sa communication, il reste, tout proche de lui et pourtant infiniment éloigné, caché par lui ou montré plus clairement, brisé par lui ou plus puissant que toute communication, un élément dernier, décisif. Il demeure dans toute langue et dans ses configurations, hors du communicable, un non-communicable, quelque chose selon le mode de co-relation dans lequel on le trouve, de symbolisant ou de symbolisé. De symbolisant seulement dans les configurations finies de la langue ; de symbolisé, par contre, dans le devenir même des langues. Et ce qui cherche dans le devenir des langues à se présenter, voire à se produire, c'est ce noyau de la pure langue.[13]

Ce que le texte communique ne se résume pas à l'agencement des signes textuels qui le composent. La communicabilité que cherche le texte est la conciliation de ce qui est communiqué au texte et de ce qu'il communique, de ce que le texte traduit et de ce qui en est traduit : le texte communique en ce qu'il est traduit dans une langue finie et en ce qu'il traduit un avenir de la création par la langue.

---

[12] BERMAN, Antoine, *op. cit*., p. 137.
[13] BENJAMIN, Walter, *op. cit*., p. 174.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

Créant du texte à partir d'un texte, la traduction est immédiatement accusée d'être l'effacement d'un texte par un autre, d'être un palimpseste qui n'aurait pas même valeur de transmission culturelle. Or, outre la dynamique d'un texte qu'elle réalise par un texte traduit, la traduction est l'inscription de ce dynamisme par la fixation d'identités créatives de ces textes. La traduction travaille sur la signifiance, pas sur l'essence, elle est d'autant plus créative qu'elle renforce le texte original, dénonçant la l'écriture qui efface à mesure.

Non - Traducteur, traître

La traduction est une étape indispensable à la préservation, ce qui n'est pas étranger avec sa dimension créatrice et critique. L'archivage nécessite une traduction pour l'adapter à un support de conservation. La traduction intervient à chaque changement de matériau, elle est l'opération de l'interprétation, de la critique, d'abord en ce qu'elle est une opération de sélection pour une préservation.

> *Traduttore traditore*, on pourrait traduire cet adage italien par : traducteur, transmetteur de tradition. La tradition est orale. Elle l'est même quand ses supports sont « écrits » ou stockés informatiquement. En fait, le « mystère » de la traduction, c'est qu'elle soit véhicule de tradition – le véhicule de la tradition. Pas de tradition sans traduction. La traduction préserve et active ce rapport au monde dans la langue qu'est la tradition. Pour elle, tout est « dialecte ».[14]

Le dialecte est le « parler ensemble » (c'est ce que signifie le grec *διαλέγομαι* [dialégomai]). La langue et le dialecte ont une différence de degré, non pas de nature : tous deux sont l'actualisation d'une communauté de communication par un matériau, le dialecte insistant sur le fait que cette communication est indépendante du nombre de personnes maîtrisant ou reconnaissant ce matériau. Le dialecte de la langue est son lien à la tradition qu'elle préserve.

L'acte critique de la traduction

« On est fondé à lire l'éloge éliotien de la traduction comme une sorte de réécriture en positif – une *traduction* – du proverbe italien. »[15] La notion de trahison dans la traduction ne peut être simplement

[14] BERMAN, Antoine, *op. cit*., p. 180.
[15] MARX, William, *Naissance de la critique moderne – la littérature selon Eliot et Valéry 1889-1945*, Artois Presse Université, Arras, 2002, p. 270.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

évacuée. En tant que changement de matériau, et même simplement en tant que non-tautologique, la traduction est intéressante en ce qu'elle trahit. L'interprétation est trahison en ce qu'elle est appropriation traîtresse de l'œuvre par un autre qui contribue ainsi à la construire. Le traducteur est un ~~re~~producteur :

> plus une critique accorde d'importance à la forme et au matériau même du texte littéraire – le langage –, plus encline elle sera à accepter les inévitables modifications qu'entraîne une traduction, voire à jouer délibérément de ces modifications, dans l'idée que, la *substance* du texte étant de toute façon irrémédiablement perdue par la traduction, autant vaut chercher à sauvegarder par tous les moyens quelque chose de sa *fonction*.[16]

Chaque pas que fait l'œuvre, grâce à ses interprètes, pour se construire une unicité est une invitation à la traduction, implication d'un acteur artistique, par un matériau défini, à la différenciation de l'œuvre d'avec la tradition qu'elle (re)construit.

> Parce qu'il existe un lien d'essence entre traduction et commentaire remontant (sans s'y limiter) à la tradition philosophique et théologique (ou religieuse). Tout commentaire d'un texte *étranger* comporte un travail de traduction. A la limite, *est* traduction. Inversement, toute traduction comporte un élément de commentaire, comme on peut le voir avec les « translations » médiévales. Un bel exemple de traduction et de commentaire entrelacés nous est donné par la version que Proust a faite de Ruskin[17], où le texte traduit s'accompagne, page après page, de remarques de toutes sortes. Ce travail de Proust (par ailleurs des plus subjectifs) nous rappelle quelque chose que nous avons presque oublié.
> L'autonomisation du discours « critique » a brisé ce vieux lien de la traduction et du commentaire, et il nous paraît souhaitable de le réinstaurer.[18]

La critique a plutôt renforcé l'identité de la traduction et du commentaire. L'esprit critique est l'acte d'opposition à la catégorisation[19] entre commentaire et interprétation[20] : la critique opère

---

[16] *Idem*, p. 276.
[17] RUSKIN, John, *Sésame et les lys*, traduction et notes de Marcel Proust, Complexe, Paris, 1987.
[18] BERMAN, Antoine, *op. cit.*, p. 18.
[19] Une catégorisation que l'on retrouve ensuite dans des écarts de densité du langage alors que la traduction comme acte d'interprétation s'oppose à toute hiérarchie de catégories entre pré-texte et post-texte « la langue est un "médium", un *milieu*. *Le*

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

par le commentaire et par la traduction de l'œuvre, tout comme le commentaire est une traduction critique et la traduction un commentaire critique : critique, traduction et commentaire ne sont pas alors confondus, au contraire leurs interactions renforcent leurs distinctions. Critique, traduction et commentaire s'interpénètrent grâce au lien entre l'interprète et le texte : c'est parce que le texte pénètre l'interprète comme l'interprète pénètre le texte que leurs modes d'interprétations s'interpénètrent. Montrer le lien qu'entretiennent ces opérations en tant que figures de l'inter-prétation les oppose à l'uniformisation qui découle de leurs recherches d'objectivité, les identifie chacune – ainsi que leurs acteurs – face à l'œuvre.

La traduction comme « transmatérialisation »

> Traduire un poème, c'est d'abord créer un autre poème. Autrement dit, en termes géométriques, la traduction est une transformation ayant la poésie pour point invariant. Plutôt la littérarité que la littéralité. Le projet serait à bien des égards injustifiable, si ne prévalait aussi le sentiment selon lequel tout travail poétique ressemble à s'y méprendre à un autre travail poétique.[21]

La traduction n'est pas translation en ce que le seul point qu'elle conserve n'est pas fixe, il est la littéralité qui s'adapte aux contraintes de la langue de l'œuvre et de sa traduction. Traduire est conquérir[22] ; conquérir un sens refusant l'univocité de l'œuvre ; la traduction est également conquête d'une créativité qui refuse l'omnipotence de l'œuvre figée par le compositeur et lui redonne toute sa force cinétique.

La force créatrice de la traduction est la révélation d'une force commune des interprétations entre elles et avec l'œuvre. La traduction

---

langage est le milieu de toutes les communications, mais n'est pas communication lui-même. Ce médium n'est pas indifférencié : il contient des "zones" plus ou moins denses, et le passage d'une zone moins dense à une zone plus dense, c'est la traduction. » (BERMAN, Antoine, *op. cit.*, p. 23).

[20] La précision est étonnante. « Un *commentaire* est quelque chose de différent d'une *analyse critique*. Celle-ci vise avant tout les "idées". Le commentaire, lui, vise le langage du texte : sa *lettre*. » Il est étonnant de voir le commentaire et l'analyse différenciés selon ses objets, nous pensons plutôt que la différence est basée sur les modes d'élocution : le commentaire est variation personnelle, marge complémentaire ; l'analyse est un appui sur des données de l'œuvre : l'un part du sujet pour parler de l'objet, l'autre s'appuie sur l'objet pour parler au sujet.

[21] MARX, William, *op. cit.*, p. 259.

[22] *Cf.* NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, Livre Deuxième, *Œuvres*, Tome II, Robert Laffont, Paris, 1993, p. 100.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

montre que les interprétations sont tournées vers la créativité de l'œuvre, sans qu'une force théologique supérieure ne les relie à autre chose qu'à l'œuvre et selon autre chose qu'une volonté créatrice de déploiement de l'œuvre,

> sorte d'averroïsme valéryen. Pour le philosophe arabe, c'est un seul intellect universel qui agit dans chaque individu. De même, pour le poète français c'est une unique attitude de création poétique qui, malgré les diversités apparentes, se manifeste dans chaque poète au travail.[23]

La traduction est interprétation et création. Le compositeur en est pleinement conscient lorsqu'il se fait critique et doit traduire en mots ce qu'il exprimait en sons. Il met alors à profit son statut comme une marque d'identité, d'unicité de son interprétation, unicité qui doit être marquée pour esquiver la tautologie et contribuer au déploiement de l'œuvre dans une autre langue. Le compositeur a l'avantage d'un statut lié à sa fonction et dans lequel il peut se laisser glisser, le laisser-aller étant l'adjuvant premier de l'interprétation.

> En face du sens, c'est un droit et même une nécessité pour la langue du traducteur de se laisser aller, afin de ne pas faire résonner la visée intentionnelle du sens comme une simple restitution, mais plutôt son propre mode de visée comme une harmonique, comme un complément à la langue, dans laquelle se communique la visée du sens. [24]

La traduction est conquête de laisser-aller du va-et-vient entre le traducteur et le traduit par les échanges entre l'œuvre et sa traduction.
« Si le destin d'une œuvre est sa traduction, celui d'une traduction est d'être "supplantée" par une autre traduction. »[25] Ainsi, le destin d'une œuvre est l'ensemble de ses traductions, autrement dit la traduisibilité. Le compositeur est conscient que son œuvre servira à en créer de nouvelles, puisqu'il a lui-même développé sa créativité par les œuvres l'ayant précédé. La critique est une autre réalisation d'une potentialité de créativité.

[23] MARX, William, *op. cit.,* pp. 259-260.
[24] BENJAMIN, Walter, *La tâche du traducteur*, trad. BERMAN, Antoine, *op. cit.,* p. 166.
[25] BERMAN, Antoine, *op. cit.,* p. 143.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)

Bibliographie :

BERMAN, Antoine (2008) : *L'Âge de la traduction « la tâche du traducteur » de Walter Benjamin – un commentaire*, texte établi par Isabelle Berman avec la collaboration de Valentina Sommella, Presses Universitaires de Vincennes.

DERRIDA, Jacques (1967) : *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, Points.

DUFRENNE, Mikel (1967) : *Esthétique et philosophie*, Tome 1, Paris, Klincksieck.

LALO, Pierre (1906) : *Le Courrier Musical*.

MARX, William (2002) : *Naissance de la critique moderne – la littérature selon Eliot et Valéry 1889-1945*, Arras, Artois Presse Université.

NIETZSCHE, Friedrich (1993) : *Le Gai savoir*, Livre Deuxième, *Œuvres*, Tome II, trad. fr. Henri Albert, Robert Dreyfus, Daniel Halévy révisées par Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Robert Laffont.

RUSKIN, John (1987) : *Sésame et les lys*, traduction et notes de Marcel Proust, Paris, éd. Complexe.

BDD-A5115 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:08:18 UTC)